

la frotter sur l'objet de sa convoitise, et cela avec tant de persistance et de guignon tout à la fois, qu'il était resté pris par la queue.

Je hais le scepticisme,—cet esprit des ignorants et des sots ; mais, si j'avais été le héros d'une semblable aventure, j'eusse certainement prié le plus courageux de mes amis de vous la conter.

HENRY DE PUYJALON.

MADRID.

Madrid, princesse des Espagnes,
Il court par tes mille campagnes
Bien des yeux bleus, bien des yeux noirs.
La blanche ville aux sérénades,
Il passe par tes promenades
Bien des petits pieds tous les soirs.

Madrid, quand tes taureaux bondissent,
Bien des mains blanches applaudissent,
Bien des écharpes sont en jeu.
Par tes belles nuits étoilées,
Bien des senoras long voilées
Descendent tes escaliers bleus.

Madrid, Madrid, moi, je me raille
De tes dames à fine taille
Qui chaussent l'escarpin étroit ;
Car j'en sais une par le monde,
Que jamais ni brune ni blonde
N'ont valu le bout de son doigt !

J'en sais une, et, certes, la duègne
Qui la surveille et qui la peigne
N'ouvre sa fenêtre qu'à moi ;
Certes, qui veut qu'on le redresse
N'a qu'à l'approcher à la messe,
Fût-ce l'archevêque ou le roi.

Car c'est ma princesse andalouse !
Mon amoureuse ! ma jalouse !
Ma belle veuve au long réseau !
C'est un vrai démon ! c'est un ange !
Elle est jaune comme une orange,
Elle est vive comme un oiseau !

Or, si, d'aventure, on s'enquête
Qui m'a valu telle conquête,
C'est l'allure de mon cheval,
Un compliment sur sa mantille,
Puis des bonbons à la vanille
Par un beau soir de carnaval.

ALFRED DE MUSSET.

Une ville qui peut rivaliser avec les grands centres américains, en fait de croissance et de progrès, est assurément Melbourne, la capitale de l'Australie. Qui croirait que ce village pauvre et désert, composé, tout au plus, de cent maisons et peuplé de trois ou quatre cents habitants, en 1837, compte aujourd'hui 500.000 âmes et des édifices de dix et douze étages ?

Melbourne a réalisé, sinon dépassé, les espérances des rêveurs socialistes contemporains. L'ouvrier jouit d'une forte somme de liberté et de bonheur. Il est bien payé ; il ne travaille que huit heures par jour ; il en consacre huit autres au jeu (gambling) et il emploie le reste de son temps à dormir.

LA REFORME DE L'ENSEIGNEMENT.

II.

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

Comme on l'a déjà fait remarquer, nous n'avons pas, dans cette province, les mêmes divisions que dans les autres pays pour les différents degrés d'enseignement. Il n'y a ici, à proprement parler, que l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur. C'est, du moins, ce qui ressort de l'ensemble de nos lois scolaires. Le premier enseignement comprend ce qu'on appelle les "écoles communes," le second embrasse les écoles modèles, les académies, les *High Schools*, les collèges classiques et les universités. En suivant l'ordre établi dans les pays d'Europe, nous devrions ranger les *High Schools* et les collèges classiques parmi les établissements d'enseignement secondaire. Pour plus de clarté, cependant, nous suivrons l'ordre établi ici depuis longtemps, et nous mettrons nos collèges classiques parmi les maisons d'enseignement supérieur.

La principale difficulté qui se présente, quand on parle des études classiques, c'est l'enseignement du grec et du latin. Cet enseignement doit-il occuper la première place, ou bien doit-il être relégué au second plan ? Faut-il l'imposer aux élèves pendant toute la durée du cours, ou seulement pendant les dernières années ? Telles sont les questions qui se posent tout d'abord à l'esprit et qui appellent fortement l'attention et la sollicitude de ceux qui s'intéressent, non-seulement à nos écoles, mais surtout aux sujets qu'elles sont appelées à former, aux résultats que leur enseignement peut produire sur la direction de l'esprit public.

Avouons-le franchement dès le début : notre enseignement classique, tel qu'il est donné, ne produit que de pauvres résultats et ne répond que très peu aux besoins impérieux du moment. Où en est la raison ? Voilà ce que nous allons sincèrement étudier, sans parti pris, mais sans faiblesse. Un autre aveu que nous devons consigner ici, en toute humilité, c'est que les élèves qui sortent des établissements de nos compatriotes de langue anglaise sont mieux armés pour la lutte de l'existence, sont plus amplement préparés pour faire face immédiatement aux obstacles dont la route est partout semée et qui nous arrêtent longuement, quand ils ne nous jettent pas complètement hors de la voie. Cela veut-il dire que nos collèges aient un enseignement complètement nul ? Non, sans doute ; mais la méthode n'est pas bonne, cela est incontestable.

Pour ce qui est de l'enseignement du latin et du grec, je ne crois pas que personne ait encore songé sérieusement à le faire disparaître complètement. Pour les pays de race latine surtout, — et notre province se trouve dans cette catégorie, — il y a là une nécessité qui s'impose.

"La première question, dit M. Alfred Fouillé, c'est de savoir si l'étude de la littérature française est suffisante dans un enseignement secondaire, (ici, c'est l'enseignement supérieur). Or, si nous nous plaçons, d'abord, au point de vue national, l'expérience nous apprend que ce n'est plus assez, de nos jours, pour une nation qui aspire à être supérieure, d'étudier sa propre langue et sa propre littérature. Cette sorte de monologue national, qui était possible quand la communication des peuples n'était pas universelle, est aujourd'hui impossible ; il rétrécit l'esprit et peut, à la fin, le déformer. En fait, ce sont les lettres antiques qui ont été les initiatrices des modernes à l'art, à la science, à la vie civique. Comme l'a dit M. Maneuvrier, les littératures modernes